

Kénizé Mourad. *De la part de la princesse morte*. Paris, Robert Laffont, 1987, 601 p.

Autant l'écrire tout de suite, c'est un livre exceptionnel que nous donne là Kénizé Mourad, fruit d'une longue absence de Paris et du journalisme. Mais que ce temps de voyage et de travail a été bien employé ! Un seul regret : ce livre, qui a le poids et les apparences d'un de ces romans de plage destinés à fixer les serviettes de bain et à apaiser les incultures, entre lunettes et crèmes solaires, paraît à un moment où il risque d'être pris pour l'un de ceux-ci. Ce serait grand dommage, car il n'a strictement rien à voir avec un roman historique « fabriqué », où tout le problème est de créer un personnage qui traverse avec vraisemblance les aventures de son siècle, ni avec un premier roman qui permette à l'auteur de s'étendre avec complaisance sur soi.

Kénizé Mourad retrace, documents, imagination et tendresse mêlés, la vie de sa mère, petite-fille du sultan Mourad V, morte à Paris à l'âge de trente ans. En fait, quatre livres se succèdent. Le premier, rêveur, grave et tendre : l'enfance d'une princesse ottomane qui vit le protocole, la splendeur de l'empire, puis la guerre et la chute de sa famille. Le deuxième, léger et brillant : l'éducation sentimentale dans l'exil point encore trop déclassé d'un Beyrouth cosmopolite et provincial à la fois. Le troisième, long, somptueux et tragique, comme les deux ans que vit la princesse Selma, épouse rétive du rajah de Badalpour, impuissante face à la réclusion des femmes, et aux prémices de la fin de l'Empire des Indes. Le quatrième enfin, à la fois bref, pathétique et léger : il décrit sa fuite dans le Paris frivole de l'avant-guerre, brusquement adonné aux pires bassesses de la collaboration.

Récit d'une vie, ce livre est avant tout un remarquable livre d'histoire, et non un roman historique. Non seulement la « reconstitution d'époque », comme on dit au cinéma, y est parfaite : avec Selma enfant on pénètre dans les palais ottomans, leur protocole rigoureux, la stricte hiérarchie des domestiques, esclaves et eunuques, la splendeur des fêtes et cérémonies. Mais on redécouvre aussi une société cosmopolite, traversée de mouvements profonds, patriotiques, nationalistes,

réformateurs, voire féministes comme l'action de Latifé Hanoum. Les fils d'Abdulmejid se succèdent sur le trône chancelant de Constantinople, dont le pouvoir est restreint par les ministres Jeunes Turcs. Ils essayent tant bien que mal de faire face à la pression étrangère, et leur faiblesse, pauvre double jeu, ouvre le chemin du pouvoir aux nationalistes réformateurs. Les confréries religieuses soutiennent à partir des *tekke* le sursaut national qui saisit tout le pays, occupé par les Alliés. Et c'est l'engrenage qui conduit progressivement Atatürk à prendre le pouvoir, à supprimer le sultanat, et finalement à abolir le califat et à expulser la famille ottomane. A travers les yeux de Selma enfant, on passe de l'admiration à la critique envers le Père des Turcs, et de la critique de la monarchie impuissante à la nostalgie des réels accomplissements de la dynastie ottomane. Et c'est sans doute un signe des temps, au moment où le nationalisme arabe avoue ses échecs et ses déchirements, et où les peuples musulmans aspirent à davantage d'unité et de solidarité, que ce retour d'intérêt pour la grande œuvre ottomane, et toutes les ouvertures au progrès ménagés dans la société cosmopolite qu'elle avait bâtie. Toutes ces perspectives politiques et historiques sont parfaitement amenées, tissées aux épisodes de la vie quotidienne de Selma et semblent toujours couler de source ; jamais elles ne paraissent sollicitées ou artificiellement amenées. C'est un peu ce qui fait le grand art de ce livre, écrit par ailleurs dans un style sans la moindre facilité, mais simple et fluide, et toujours sobre dans le pathétique.

Cette même aisance se retrouve dans la partie consacrée à l'exil beyrouthin. L'isolement de Selma dans son collège religieux fait parfaitement sentir le poids du Mandat français ; ses premières sorties de jeune fille, la société urbaine, dominée par les grandes familles sunnites et orthodoxes. La page décrivant la migration vers la ville des villageois maronites, qui entendront par la suite s'imposer à tous les chrétiens et dominer le pays (page 177), est une remarquable présentation du Liban entre les deux guerres, où s'entendent encore les échos du soulèvement du Djebel Druze...

On voudrait citer bien des personnages véridiques ou si proches de la vérité, comme le jeune aristocrate druze Wahid Bey, le jeune et fringant officier français Georges Buis, qui lui fait un brin de cour, jusqu'à la brève et majestueuse apparition de Sitt Nazira, mère de Kamal Joumlatt, ou celle de Pierre Gemayel, pharmacien de village.

Au milieu des années trente, Selma épouse un prince indien, le Rajah de Badalpour. Et c'est la partie la plus longue et sans doute la plus somptueuse de l'ouvrage. Elle est riche d'innombrables informations sur la vie des principautés indiennes, leurs cérémonies, la médecine traditionnelle, les fêtes, comme celle des cerfs-volants, la passion pour les parfums, les oiseaux rares ou les combats de cailles, les travaux et les jours. Mais elle est essentiellement centrée sur le statut des femmes, le voile et la claustration qui leur sont imposés, la condition tragique des paysannes ou des jeunes veuves de quatorze ans. Mariée à un jeune prince éclairé et réformateur, Selma se heurte à lui chaque fois que lui-même se heurte

aux réalités et se résigne à l'immobilité. Ainsi, l'échec conjugal de la jeune princesse ottomane est le reflet des drames de l'Inde, et nous y introduit de plain-pied et sans artifice. Le couple se déchire lorsque Selma voit son époux accepter la bêtise et la morgue des Anglais, ou la fatalité des coutumes rétrogrades. Il se rapproche en vain lorsqu'elle voit son mari tenter lucidement d'alerter les princes sur la montée des périls, l'aveuglement de Gandhi, l'intolérance brutale des Hindous du Congrès, et la réplique séparatiste des musulmans qui suivent Ali Jinnah. De provocation en massacre et de représailles en surenchères, nous entrons là dans l'Inde d'aujourd'hui, tout naturellement, et dans ses atroces déchirements. De brefs moments de pause et de sérénité nous sont ménagés, lorsqu'un sage entremêle le *Traité de l'Unique* d'Ibn Arabî et la Bhagavad-Gita, au cours d'une somptueuse soirée de musique, comme pour dessiner l'alternative d'une Inde harmonieuse, d'un Empire pacifié...

Cette histoire tragique, Kénizé Mourad nous la fait percevoir avec beaucoup de force car ce fut celle de sa mère, mais aussi car elle-même s'y est heurtée dans son métier de journaliste. On n'oublie pas les enquêtes qu'elle a menées, et les entretiens qu'elle nous a donnés avec Ali Bhutto, qui fut pendu, avec Sadegh Ghotbzadeh, fusillé par les siens, ou avec Bülent Ecevit, emprisonné dans son pays.

Mais il y a aussi une autre dimension à ce livre. C'est un très émouvant livre de femmes. Les hommes y jouent tous un rôle mineur et minable : le *damad* son père, élégant et veule, un frère médiocre et bougon, Wahid Bey jeune prince druze bourré de doutes et qui préfère fuir celle qui s'attache à lui, un mari enfin, jeune, beau et intelligent, mais incapable de la comprendre et se réfugiant derrière l'ordre établi chaque fois qu'il est en faiblesse, au point que Selma en vient à l'imaginer se réfugiant dans une autre sexualité. Le seul homme du livre, au fond, c'est Zeynel, l'eunuque qui rêve qu'un jour, peut-être, il a pu surmonter son infirmité, et engendrer la princesse. Livre de femmes donc, puisqu'elles seules se battent et luttent pour s'imposer : Hatidjé sultane, la mère froide, inaccessible, modèle moral aimé et respecté, Rani Aziza, la belle sœur conservatrice et haineuse, les amies de collègue, des cours de Lucknow ou des mondanités parisiennes, jusqu'à l'infâme taulière qui abrite ses derniers jours. Et cette plongée dans l'analyse n'est pas déplacée, puisque Kénizé Mourad nous offre une prodigieuse scène de délire, que veut soigner un jeune médecin émule d'un certain docteur viennois nommé S. Freud. Et qu'elle souligne que sa mère ne peut concevoir un enfant, elle-même, qu'à la mort de sa propre mère. Père absent, hommes pâles comparses, la vie de Selma est une lutte pour s'affirmer et conquérir le droit à l'épanouissement personnel dans un monde où chacun doit se conformer à des règles rigoureuses et aux comportements obligés de sa caste.

Au-delà de l'immense plaisir qu'on prend à lire une histoire qui chemine au cœur de l'Histoire de notre siècle, on se prend à rêver de l'immense potentiel de

révolte et de modernité que recèlent les femmes du Proche-Orient, face à l'empire de la guerre qu'est celui des hommes.

Alain CHENAL